

ARAVIND JAYAN

JEUNE  
COUPLE  
S'ÉCLATE  
EN PLEIN  
AIR

roman traduit de l'anglais (Inde)  
par Benoîte Dauvergne



*ACTES SUD*



JEUNE COUPLE  
S'ÉCLATE  
EN PLEIN AIR

“Lettres indiennes”  
série dirigée par Rajesh Sharma

Titre original :  
*Teen Couple Have Fun Outdoors*  
Éditeur original :  
Serpent's Tail, Londres  
© Aravind Jayan, 2022

© ACTES SUD, 2024  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-19247-1

ARAVIND JAYAN

Jeune couple  
s'éclate  
en plein air

roman traduit de l'anglais (Inde)  
par Benoîte Dauvergne

*ACTES SUD*



I

ANNIE CROIT  
AUX EXTRATERRESTRES





J'ai compris qu'il y avait un problème quand Sreenath a refusé de descendre voir la nouvelle voiture. Il avait prétexté un mal de tête, mais en m'arrêtant devant sa porte, je l'ai entendu discuter au téléphone. Après avoir insisté pour qu'il nous rejoigne, je l'ai laissé tranquille.

La voiture que nous avons choisie tous ensemble était une Honda Civic blanche. Son profil aérodynamique la rendait plus rapide, et un signal sonore se déclenchait quand on oubliait sa ceinture. Appa et moi étions allés la chercher chez le concessionnaire en début de matinée. Il avait conduit très prudemment jusqu'à la maison en évitant les nids-de-poule, le corps tendu dès qu'il posait le pied sur la pédale de frein. À mi-chemin, il avait allumé le GPS et monté le volume. Il voulait entendre la voiture parler. Au moment de se garer devant la maison, il s'était contenté de regarder l'écran du tableau de bord, pas un coup d'œil dans les rétroviseurs. S'il avait trouvé le moyen de déclencher les airbags sans collision, il les aurait testés aussi.

C'était un samedi matin de mars, vers dix heures et demie, onze heures. Un ou deux voisins sont passés nous féliciter. Karthika, notre voisine de

gauche, nous a appris que son mari projetait lui aussi d'acheter une Civic, mais un modèle différent. Pourquoi pas le même ? Dieu seul le savait. Cette femme parvenait toujours à nous faire douter de nos décisions. Nous recevions commentaires et compliments avec une certaine nervosité. Financièrement parlant, l'achat de cette voiture était une petite folie. Notre ancien véhicule, une Maruti Alto, marchait plutôt bien, abstraction faite des habituels problèmes liés à l'âge. Avec un peu d'entretien, elle aurait pu rouler encore cinq ans, voire plus. Amma avait été particulièrement triste que nous la vendions. C'était une entasseuse compulsive.

Malgré le trac, chacun de nous essayait de se montrer agréable. Sur le pare-brise, Appa avait collé la vignette exigée par le comité de propriétaires de notre lotissement en prenant soin de la placer bien droit. Notre quartier, Blue Hills, comptait environ vingt-cinq maisons, et je suppose qu'il était situé sur une pente douce. Les maisons ressemblaient à celles du Monopoly : elles semblaient avoir été posées d'un bloc. Elles étaient pourvues d'un abri de voiture et d'un jardinet pouvant accueillir jusqu'à six ou sept plantes en pot. Au centre du lotissement, il y avait un petit parc où on organisait des fêtes et où les enfants jouaient. À l'époque où j'étais lycéen, on m'avait nommé babysitteur officiel de Blue Hills. Comme je me promenais souvent dans le parc en écoutant de la musique, les parents en profitaient : "Puisque tu es là, je peux te demander un service ?" En leur absence, j'étais censé empêcher les enfants de manger du sable ou de se jeter sous les roues d'un véhicule. Par chance, il n'y avait eu aucun mort sous ma surveillance, et le bac à

sable était toujours relativement plein. De toutes les personnes avec qui nous cohabitons, c'étaient les enfants que je préférais.

“Nous aurions peut-être dû la prendre en gris argenté, a dit Appa.

— Non, c'est bien, le blanc, a répondu Amma. Ça fait propre. Soigné.”

Après une dernière inspection, nous sommes rentrés déjeuner, puis chacun s'est retiré dans son coin.

Sreenath qui avait sauté le repas à cause de sa prétendue migraine n'est descendu qu'en fin d'après-midi. La nouvelle voiture a paru l'enthousiasmer, mais j'ai deviné qu'il faisait semblant. S'il avait été dans son état normal, il aurait reproché à Appa d'avoir laissé les housses en plastique sur les sièges ou m'aurait demandé pourquoi je n'avais pas empêché Amma de barbouiller le capot de curcuma. Ensuite, il aurait dispensé quelques conseils et émis un avis définitif sur l'intérêt de notre achat.

Au lieu de ça, il a fait trois fois le tour de la voiture, ouvert la portière et s'est assis à l'intérieur un long moment – d'abord avec Appa qui lui a récité toutes les caractéristiques techniques, puis seul. Finalement, il est remonté dans sa chambre et a fermé sa porte.

Je ne l'ai pas revu jusqu'au dîner. La famille n'était réunie à table que le week-end. Sreenath nous a rejoints au milieu du repas, toujours aussi silencieux et distrait.

“C'est bon ?” lui a demandé Appa.

Le samedi, il lui arrivait de cuisiner quand il n'avait rien à faire. Ce soir, il nous avait préparé un curry de crevettes avec du riz.

“Pas mal.

— Tu n'aimes pas ?

— Je t'ai dit que c'était pas mal. Laisse-moi tranquille."

Comprenant que cette scène était partie pour durer, j'ai fait un commentaire sur mon stage et allumé la télévision.

Le reste du dîner s'est passé sans incident, si ce n'est qu'au moment où le téléphone a sonné, Sreenath s'est retourné si vite qu'il a failli renverser le pichet d'eau. Il n'a recommencé à manger que lorsqu'Appa nous a informés que c'était son frère qui l'appelait après avoir reçu les photos de la voiture.

Je n'étais pas le seul à avoir remarqué la réaction de Sree. Amma l'a harcelé pour savoir ce qui n'allait pas jusqu'à ce que, son curry englouti, il file à l'étage.

Toujours au téléphone, Appa commençait à perdre patience : "Non, non, ce n'est pas le genre de blanc qui attire la poussière. C'est un blanc email. É-mail. Comme l'enduit qu'on applique sur les fusées et les navettes spatiales."

Je ne savais pas où il était allé chercher cette information, mais il semblait content de lui.

Plus tard, j'ai entendu Amma lui dire que Sreenath paraissait fiévreux. C'était une de ses manies : chaque fois qu'elle était dépassée par un de nos états agités, elle diagnostiquait une fièvre. Cela lui permettait de prendre les choses en main. Elle vérifiait notre température, nous proposait du paracétamol et recommandait une sieste.

Sreenath avait vingt-deux ans et moi, vingt. Depuis que j'étais enfant, je cherchais constamment à lui plaire ; peut-être parce qu'à l'entendre, il avait déjà roulé sa bosse avant que je sois né.

Il disait des choses du genre : "Franchement, il vaudrait mieux pour tout le monde que les parents se séparent. Amma a encore le temps de retrouver un mari. Et Appa pourrait élever des oiseaux."

Ou bien : "Le liquide bleu dans les pubs, ça représente du sang, crétin."

Contrairement à moi, il avait réponse à tout.

Nous avons tous deux fréquenté une école pour garçons dirigée par des jésuites. Mon frère était un élève populaire. En général, il feignait l'ennui et faisait preuve d'un cynisme largement inspiré par les diatribes d'Appa contre la vie. Sa popularité avait atteint son apogée quand il s'était présenté à l'élection du représentant des élèves pour s'amuser. Il était même allé jusqu'à prononcer un discours. Après coup, les gens lui disaient tout le temps "bien essayé", et il répétait "Attendez, je n'ai rien essayé du tout, c'était une blague. Vous y avez cru ?!" Naturellement, je profitais des retombées de sa notoriété. Les élèves plus âgés étaient sympas avec

moi, et des personnes que je n'avais jamais vues me saluaient en passant.

Sur le plan scolaire, le constat était le même : l'esprit de Sreenath faisait plus d'étincelles que le mien. Même s'il attendait toujours la veille des examens pour commencer à réviser, tout en se plaignant d'avoir été privé d'enfance par des interrogations écrites à n'en plus finir, il s'en sortait avec des bonnes notes. De mon côté, je passais des semaines entières à me morfondre et n'arrivais à rien sans une perfusion de café, plusieurs kilos d'amandes et un silence absolu autour de moi. Les seules matières dans lesquelles je le dépassais, ou y parvenais presque, c'étaient l'informatique et le malayalam, et l'histoire, sauf lorsque ma prof était en pleins déboires conjugaux. Son mari me faisait perdre beaucoup de points.

Ainsi décrit, Sreenath a peut-être l'air plus intelligent et précoce qu'il ne l'était. Au bout du compte, nous étions tous les deux des gars normaux. Mon frère se situait un ou deux crans au-dessus de moi, c'est tout.

Le seul domaine où je le surpassais, c'était le sport. J'étais attaquant dans l'équipe de football de l'école et dans un club de jeunes local. Le foot était ma principale excuse pour m'échapper de la maison. Sreenath n'était pas seulement moins bon que moi : objectivement, son jeu frôlait le massacre. Un jour, il avait marqué contre son camp, s'était tordu la cheville et avait déchiré son short dans le même mouvement. Ensuite, il avait essayé de faire oublier l'incident en prétendant que dépenser son énergie au sport était aussi déraisonnable que de se goinfrer.

Au moment de l'achat de la nouvelle voiture, Sreenath avait quitté l'université depuis deux ans. Il préparait un diplôme d'expert-comptable tout en faisant un stage dans un cabinet de la ville. Je venais de terminer l'université – une autre que celle de mon frère – et j'étais stagiaire au sein de la rédaction d'un journal anglophone. Nous n'avions désormais plus les mêmes centres d'intérêt, et nous fréquentions des cercles radicalement différents. Enfin, le mien était un demi-cercle. Celui de Sreenath était toujours immense, même s'il avait diminué avec le temps.

Peu de jeunes restaient à Trivandrum après leurs études. C'était une petite ville. À part une plage, quelques bars guindés et un centre commercial à peine digne de ce nom, elle n'avait pas grand-chose à proposer. Dès vingt-trois heures, les rues se vidaient, et si vous vous promeniez tard le soir, vous risquiez d'être arrêté par la police. J'avais un jour lu un guide de voyage qui trouvait à la ville "un charme suranné". Surannée, elle l'était au point que, lorsqu'on se réveillait le dimanche soir après un copieux déjeuner, il n'y avait rien d'autre à faire que se suicider.

Amma donnait parfois ses cours particuliers au rez-de-chaussée de la maison – deux fois par semaine, elle enseignait les maths et la physique à des collégiens – et ces bruits de salle de classe amplifiaient la sensation que j'étais pris au piège.

Certains aspects de la ville me plaisaient pourtant. Les gens semblaient avoir le temps de s'intéresser aux événements banals de la vie, ce qui, pratiqué dans un esprit positif, était plutôt pas mal. La bibliothèque municipale, un vieux bâtiment

rempli d'air frais, était un lieu dont je ne me lassais pas. Les journées étaient douces. On pouvait regarder les arbres et se promener sur la plage. C'était une ville agréable, rien à redire là-dessus.

Cela dit, si Sreenath et moi étions encore là, c'était avant tout parce qu'Appa nous y avait obligés. Il dirigeait une chaîne de magasins de vêtements nommée Royal Textiles, et même si, à l'époque, nous ne lui donnions plus de coups de main comme lorsque nous étions écoliers, il avait insisté pour nous garder près de lui. Afin de nous prouver que c'était justifié, il nous envoyait de temps en temps gérer les stocks, faire le ménage dans ses boutiques et distribuer des prospectus. "Au moins quelque temps." C'était ce qu'il m'avait dit à la fin de mes études. Il avait fait la même demande à Sreenath. Curieusement, chacun de nous avait accepté. Mon frère devait de toute façon terminer sa formation de comptable.

Enfin bref, tout ça pour dire que Sreenath et moi n'étions pas proches au point de pouvoir lire dans les pensées l'un de l'autre. Nous aimions avoir chacun notre espace. C'est pour cette raison que je l'ai laissé tranquille, contrairement à Amma. Et ça explique probablement pourquoi il ne s'est pas confié à moi. Mais peut-être aussi espérait-il que personne à la maison ne découvrirait l'affaire.

Malgré tout, je n'ai pas pu m'empêcher de le tenir à l'œil. Le lundi, Sreenath n'a pas quitté la maison, conformément aux recommandations médicales d'Amma. Il s'est passé la même chose le mardi puis le mercredi, mais quelques-uns de ses copains de fac sont tout de même passés le voir dans la soirée. Depuis la fenêtre de l'étage, je l'ai vu comploter avec



eux d'un air sérieux dans la véranda assombrie, tout en jetant des coups d'œil à la porte close derrière lui.

Plus tard, je lui ai demandé ce qu'ils voulaient.

“Rien de spécial. Juste discuter un peu.

— Est-ce que vous avez un projet, les gars et toi ?”

Il leur arrivait d'assister à tel ou tel événement, comme une brocante ou une exposition artistique, et même d'en organiser – par pur ennui, pensais-je.

Sreenath a levé les bras au ciel.

“Mais qu'est-ce que vous avez tous en ce moment ? Je viens de te dire que ce n'était rien.

— Vous avez tué quelqu'un ?”

Il a claqué la porte de sa chambre. Des années plus tôt, pour l'embêter, j'y avais plaqué un autocollant doré du dieu Shiva et de Ganesh disant “*Om*”. Au lieu de l'enlever, il avait transformé le “*Om*” en “OK”.

Le jeudi soir, je suis tombé sur Salil en rentrant du journal. Il avait quatre ou cinq ans de plus que moi et habitait aussi chez ses parents à Blue Hills. On racontait que c'était un voyou – une rumeur probablement alimentée par le fait qu'il allait toujours quelque part même s'il n'avait pas de travail. Autrement, il avait l'air parfaitement réglo. Comme d'habitude, il chevauchait sa moto, une Duke orange couverte d'autocollants de marques. À l'entrée du lotissement, il s'est arrêté à côté de moi et a coupé le moteur avec ostentation, comme pour me prouver son respect.

“Comment va ton frère ?”

Salil n'étant pas ami avec Sreenath, j'ai été surpris qu'il soit au courant. J'ai été encore plus surpris par sa mine sombre. Croyait-il que mon frère souffrait du paludisme ou de la dengue ?

“Ce n’est rien de grave”, ai-je répondu.  
Salil a froncé les sourcils puis hoché la tête comme si j’avais dit quelque chose de sage.  
“C’est comme ça qu’il faut le prendre.”  
J’ai plissé les yeux.  
“Quoi donc ?  
— Mais tes parents le laissent tranquille ?  
— Tranquille ? Qu’est-ce que tu veux dire ?”  
Il m’a regardé fixement.  
“Tout va bien, alors. Super. Tant mieux.  
— Tu sais, c’était à peine une petite fièvre, ai-je répondu en pensant toujours au paludisme.  
— Je vois. Tant mieux. Bref.”  
Il a relancé le moteur de sa moto et dit qu’il devait filer.  
Il était presque vingt-trois heures.  
Quand je suis rentré, seule Amma était encore debout. J’ai avalé mon dîner, l’ai aidée à ranger la cuisine, puis je suis allé me coucher avec une drôle d’impression.

Il a fallu attendre jusqu'au vendredi soir pour que le mystère commence à s'éclaircir. Je suis rentré tôt après avoir assisté à une pièce de théâtre pour le journal. Il me restait à écrire la critique, mais je n'avais pas envie de m'y mettre tout de suite. Bien que présentée comme expérimentale, elle s'était jouée à guichets fermés. La détermination des spectateurs m'avait redonné le sourire. On aurait dit que la ville était secrètement peuplée de personnes raffinées ayant toutes une riche vie intérieure. Quand la pluie s'est mise à tomber, je me suis assis près de la fenêtre du salon où j'ai griffonné sur un bloc-notes en sirotant du thé. J'entendais les pas de Sreenath au-dessus de moi.

Une demi-heure plus tôt, Amma était partie à la réunion de l'association des résidents de Blue Hills. Avant de s'y rendre, elle choisissait toujours soigneusement sa tenue. Si l'un de nous était dans les parages, elle lui posait un millier de questions dont elle connaissait déjà les réponses. Devait-elle emporter un parapluie ? Aurait-elle besoin de son sac à main ? Ses cheveux n'étaient-ils pas trop noirs ?

Elle se préparait pour ces réunions comme pour un entretien d'embauche.

Appa est arrivé à dix-huit heures trente, alors que je venais enfin de commencer à rédiger ma critique sur mon ordinateur. Il rentrait plus tôt que d'habitude, lui aussi. Après m'avoir demandé ce que je faisais et où était Amma, il est monté se laver et m'a appelé quelques minutes plus tard.

À force de soulever des cartons à l'entrepôt, comme il insistait encore pour le faire, il s'était bloqué une épaule. Sa toilette était depuis une opération en binôme. Arrivé à la moitié, il nous faisait venir, Sreenath ou moi – surtout moi –, puis, assis sur un tabouret en bois, une serviette autour des hanches, il nous demandait de lui frotter le dos. Parfois, il écoutait la radio sur son portable.

La salle de bains exigüe était remplie de vapeur. Une ampoule jaune flottait au-dessus. J'ai pris une éponge et regardé fixement la mousse de savon autour de la bonde. Pour la radio, c'était raté.

“Est-ce que c'est grave si Sreenath s'absente une semaine entière du cabinet ? a-t-il demandé.

— Je n'en sais rien. Il a dû leur en parler.

— Il m'a dit que ça ne leur posait pas de problème. Moi, je n'aimerais pas qu'un de mes employés prenne une semaine entière de congé. Qui va faire tout son travail ?

— Ils ont sûrement assez de personnel, Appa.

— Dans ce cas, à quoi leur sert-il au juste ?”

Les conversations avec mon père exacerbent généralement toutes mes craintes filiales. Sans vouloir leur manquer de respect, je n'aimais pas l'idée que ces questions domestiques soient les uniques préoccupations de mes parents. Afin de voir si je pouvais faire naître en eux cette vie intérieure dont je parlais plus tôt, j'essayais de leur montrer des

films intéressants à la télévision, au moins une fois de temps en temps. J'avais même emmené Amma voir une pièce de théâtre un soir, une adaptation en malayalam d'*Oncle Vania* de Tchekhov. Elle ne s'y était pas intéressée un seul instant. Je ne me prenais pas pour un grand intellectuel ; je voulais simplement ce qu'il y avait de mieux pour eux, et ça peut paraître idiot, mais je tenais à ce qu'ils soient un minimum préparés aux dilemmes de la vie.

Tandis qu'Appa, de plus en plus agité, me parlait de Sreenath et de sa journée, je m'efforçais de conserver mon équilibre mental. Un moment plus tard, j'ai entendu ma mère rentrer. Il était dix-neuf heures lorsque j'ai redescendu l'escalier.

D'habitude, quand elle rentrait d'une réunion, son débit était d'une dizaine de mots par seconde – les dernières nouvelles, les conversations de la soirée. Ce soir-là, je l'ai trouvée les yeux fixés sur l'horloge du micro-ondes dans la cuisine.

“Bonne réunion, Amma ?”

Elle a acquiescé sans se retourner.

Plutôt que d'insister, je suis reparti au salon et me suis rassis à table pour poursuivre mon travail. Peut-être que quelqu'un avait été impoli avec elle. Ou qu'elle avait la migraine.

Elle est entrée cinq minutes plus tard et s'est lentement dirigée vers la fenêtre. Elle a fermé les rideaux, les a rouverts aussitôt en grand, puis, comme après un calcul, les a tirés jusqu'à ce qu'ils soient exactement comme avant. Elle s'est approchée de la table d'un pas hésitant.

Je ne suis pas sûr de pouvoir décrire ça, disons que tous ses traits étaient légèrement décalés. Ses yeux s'étaient creusés plus profondément. Sa bouche

pendait mollement. Son front semblait plus grand. Son visage n'avait plus la moindre couleur. J'avais l'impression d'être en présence d'une inconnue, au point que j'ai repensé à ces histoires de fantômes où des gens apercevaient la pâle silhouette d'un être cher avant d'apprendre qu'il était mort quelques minutes plus tôt.

“Est-ce que Sreenath t'a dit quelque chose ? a-t-elle demandé.

— À quel sujet ?

— Ne fais pas l'innocent. Oui ou non ?

— Mais je ne vois même pas de quoi tu parles !

— Est-ce qu'il est là ?”

Elle s'est tournée vers l'escalier.

“Tu veux bien commencer par m'expliquer ce qui ne va pas ?”

Elle a fait volte-face avec une expression perplexe.

“Poornima m'a raconté quelque chose de très étrange. Tu la connais, c'est une véritable commère. Tu te rappelles le jour où elle a décidé de recommander la comptabilité à ses neveux parce que Sreenath avait obtenu une bonne note à un examen ? Comme si c'était facile ?”

Poornima habitait à l'autre bout de Blue Hills. Nos voisins n'étaient pas foncièrement méchants. C'était juste une petite communauté.

“Je ne comprends pas. Qu'est-ce qu'elle a dit exactement ?”

Amma a plissé les yeux et s'est frotté le nez comme si elle découvrait qu'on lui en avait collé un nouveau au milieu du visage.

“Je m'inquiète sûrement pour rien. Elle parle beaucoup, après tout. Mais d'après elle, il y aurait une vidéo louche de lui sur internet.



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Appa et Amma, qui ont travaillé dur pour en arriver là, sont fiers de garer leur nouvelle Honda devant chez eux, histoire d'épater tous les voisins. Bizarrement, leur aîné, Sreenath, jeune adulte, daigne à peine sortir de sa chambre, et ne semble pas partager l'excitation familiale. Son frère est le premier à saisir le malaise : Sreenath et sa copine ont été filmés à leur insu dans un parc, en pleins ébats, et la vidéo est en train de devenir virale. Un scandale dont la famille ne se remettra pas, raconté avec humour, tendresse et désespoir par le fils cadet, prêt à tout pour sauver les siens.

Un roman sur l'infamie qui se répand comme une traînée de poudre, sur le pouvoir destructeur de l'image volée – dans une société conservatrice où toute intimité hors mariage relève de l'impossible, dans un monde ultra-connecté où chacun peut être jeté en pâture.

*Aravind Jayan vit en Inde. Jeune couple s'éclate en plein air est son premier roman. Publié en Allemagne, en Suède et en Italie, il a figuré dans la short list du prix Bollinger Everyman Wodehouse 2023, qui récompense chaque année outre-Manche la meilleure fiction comique dans l'esprit de P. G. Wodehouse.*

**ACTES SUD**

www.actes-sud.fr

DÉP. LÉG. : JUIN 2024 / 22,50 € TTC France  
ISBN 978-2-330-19247-1

